

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 96 (1951)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Quelques grandes crises de l'histoire  
**Autor:** Martin, J.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-348435>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Quelques grandes crises de l'histoire

---

« *Il n'y aura dans son cœur que le dessein de détruire et d'exterminer beaucoup de nations* » : est-il question de Hitler ou de Staline ? — Ni de l'un ni de l'autre : ces lignes ont été écrites il y a plus de 3000 ans, leur auteur est le prophète Esaïe, et le tyran dont il dévoile les desseins liberticides est le roi d'Assyrie.

Déjà, à travers les millénaires, de grands empires s'étaient écroulés, ne laissant que ruines sur ruines après des siècles de puissance et de splendeur. Pour ne citer que les derniers, on avait vu s'effondrer les royaumes successifs des Pharaons et le premier empire babylonien. Maintenant l'Assyrie dominait le monde civilisé : elle avait conquis la Syrie, la Médie, Samarie et le royaume d'Israël, et sa capitale, Ninive, voyait affluer dans ses murs d'immenses richesses. Il semblait qu'elle allait régner pour toujours, vassalisant de nouveaux peuples... Mais l'excès même de son pouvoir prépara sa chute. Son dernier roi, Sardanapale, se vautra dans le luxe d'une époque de décadence, l'esprit public s'engourdit, et ce fut la catastrophe : les Scythes, les barbares, envahirent l'Asie occidentale, les Mèdes se révoltèrent, et Nabopolassar, à la tête des Babyloniens, détruisit Ninive, la grande, la merveilleuse Ninive. Cet effondrement paraissait anéantir la civilisation, mais il n'en fut rien : le Second empire babylonien fut plus brillant encore que l'empire assyrien. Il développa la science du droit (le code d'Hammurabi, qui explique nombre d'actes d'Abraham, est à bien des égards aujourd'hui encore un modèle), et l'on a découvert à Ur en Chaldée des classes d'écoles qui ressemblent étrangement à celles dont on fait usage en Suisse au XX<sup>e</sup> siècle.

Ce développement de l'esprit n'empêcha pas la force brutale de sévir : Nebucadnézar mit à sac Jérusalem et emmena

les Juifs en captivité. Mais la puissance babylonienne s'usa à son tour, et, en l'an 540 avant Jésus-Christ, Cyrus, roi des Perses, s'empara de la grande capitale. Destructures sur destructions, ruines sur ruines, catastrophes sur catastrophes : il ne restait rien, semblait-il, que le souvenir de ces grandes civilisations.

\* \* \*

Franchissons la Méditerranée, débarquons sur les rives d'Europe. Les Achéens, les Doriens, les Ioniens, les Eoliens forment de nombreux petits Etats helléniques autonomes. Par les marins phéniciens, ils ont hérité d'une partie des vieilles civilisations égyptiennes et babyloniennes, égyptiennes surtout ; le flambeau ne s'est pas éteint. Et bientôt une flamme lumineuse s'allume en Grèce. Ici, pas de grandes masses amorphes d'hommes menés à la trique par des dictateurs tout-puissants. La poésie, la philosophie, l'architecture, la littérature fleurissent sur ce sol sacré où règne une pléiade de dieux faits à l'image de l'homme et de ses passions. L'intelligence subtile des Grecs explore tous les domaines de la pensée. Les joûtes oratoires, les joûtes politiques, les joûtes sportives emplissent la vie du citoyen dans une parfaite harmonie de l'esprit et du corps. Le règne de la Grèce est le règne de la beauté.

Ecoutez un grand écrivain de Genève, Gaspard Vallette, trop oublié de nos jours. Devant la façade du Parthénon, il a été saisi par la certitude de la beauté absolue. Il écrit :

« La voix intérieure, qu'avait éveillée en lui (en lui-même) le spectacle divin de la pure beauté, lui parlait maintenant chaque jour dans le silence paisible de la chambre d'étude.

» Elle lui disait :

» Fais que ton âme devienne et reste un sanctuaire toujours plus digne d'accueillir la beauté. Fais-la si haute que nulle bassesse ne puisse jamais l'atteindre. Fais-la si fière qu'aucune lâcheté prudente ne la vienne tenter. Fais-la si belle que nulle forme de laideur n'ose même l'effleurer. Et fais-la si parfaite, pour autant que le permet son humanité

faillible, qu'elle mérite un jour d'aller, éperdue et radieuse, communier par delà l'espace et le temps avec la beauté absolue qui est Dieu ! »

La Grèce dut défendre par les armes (c'est une loi implacable de l'histoire) les trésors de son art porté au plus haut point de perfection : guerres contre les Mèdes, guerres contre les Perses. Elle fit des prodiges de bravoure à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine ! Pour son malheur, elle n'assemblait tous ses enfants qu'à l'heure des périls extrêmes. Elle était morcelée, et, malgré les fédérations qu'elle forma, malgré sa Ligue amphyctionique dont les principes furent une anticipation de la Société des Nations et des Nations Unies, des guerres civiles l'affaiblirent et au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ les Macédoniens établirent leur hégémonie en Grèce. Ce fut alors le règne d'Alexandre le Grand, météore fulgurant parcourant les routes de l'Asie Mineure, et, de victoire en victoire, allant mourir à Babylone au milieu de ses triomphes.

Ses successeurs se jalourent, l'empire macédonien s'effrite, la catastrophe est proche. En Europe, un nouvel empire étend ses ailes sur les rives de la Méditerranée, et Rome fait de la Grèce une simple province soumise à ses décrets. Pour marquer sa puissance, elle anéantit la merveilleuse cité de Corinthe.

\* \* \*

L'histoire du monde subit une transformation profonde, substantielle : une civilisation nouvelle s'élève sur les ruines de l'ancienne. Pour vivre, Rome résolut de détruire Carthage, sa rivale sur les rives sud de la Méditerranée. Annibal, triomphant, était parvenu presque jusqu'à Rome, mais ses soldats s'engourdirent dans les délices de Capoue. Après l'offensive, la défensive. Après les victoires, les défaites. Et finalement Carthage avait été anéantie. Il n'en reste pas pierre sur pierre. Allez voir les derniers débris des ruines de Carthage, et vous comprendrez ce qu'est la suppression intégrale d'une civilisation. Les destructions de la dernière guerre en Europe sont peu de chose à côté de l'anéantissement total et systématique d'une immense cité autrefois riche et prospère.

Inlassablement, l'homme reconstruit après avoir détruit. La Palestine avait été conquise par les Macédoniens ; après Alexandre le Grand, après les Ptolémée et les Séleucides ses successeurs, elle reconquiert sa liberté et brille d'un éclat nouveau sous les Macchabées. Feu de paille qui ne dure qu'un siècle : en 63 avant Jésus-Christ, les Juifs deviennent tributaires des Romains, et en 70 après le Christ, Titus détruit Jérusalem : pour 2000 ans les Hébreux sont dispersés dans le monde en attendant qu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle ils forment un nouvel Etat d'Israël en Palestine.

L'Empire romain, qui alors est encore une République, peut maintenant s'étaler tout à son aise. Son organisation politique est très forte, et son organisation militaire ne l'est pas moins. Son aire est sur les deux rives de la Méditerranée, mais peu à peu il l'étend vers le Nord et vers l'Ouest. A Genève, sur les bords du Rhône, César tient tête aux Helvètes qui, en quête d'aventures, se voient refoulés.

Au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, Rome avait conquis la Gaule cisalpine ; cette œuvre fut achevée par l'annexion, au I<sup>er</sup> siècle, de la Gaule transalpine. Contant la conquête de la Bretagne, le grand historien romain Tacite place les paroles que voici dans la bouche du chef vaincu : « Sous prétexte de gouverner, ils réquisitionnent, ils pillent, ils massacrent ; ce qu'ils appellent la paix, c'est un pays dévasté et désert. »

Dès lors, et pour toujours, la France subit profondément l'empreinte romaine. Genève cesse d'être à l'extrême frontière, qui est reportée sur les bords du Rhin. Je le souligne, car c'est un élément de différenciation entre nos Confédérés alémaniques et les Allemands.

L'œuvre civilisatrice de Rome fut immense. L'Empire, comme précédemment la République, apporta finalement aux peuples vaincus la paix, *Pax romana*. Il leur apporta, surtout, l'armature de ses règles juridiques, de ses codes dont les principes essentiels sont encore inscrits dans la législation moderne. Le respect de la parole donnée, l'observation

des contrats signés sont à la base de la vie sociale de Rome. Base solide pour édifier une civilisation !

Pour comprendre l'œuvre des anciens Romains en Europe, il faut les considérer avant tout comme des colonisateurs. Notre continent était habité par des peuplades encore barbares. Un long processus de plusieurs siècles transforma peu à peu les us et coutumes, les règles de vie des peuples occupant le sud et l'ouest de l'Europe. Chez eux, la marque de Rome est restée indélébile.

Le sort de l'Europe orientale fut différent en raison du schisme de l'an 395 après Jésus-Christ. Dès lors l'empire d'Orient se dressa en face de l'empire d'Occident et Byzance, avec ses splendeurs somptueuses et ses faiblesses morales, devint un foyer nouveau de civilisation, une civilisation moins raisonnée, moins logique, moins ordonnée que celle de l'Ouest. Déjà l'embryon des futurs empires slaves se développait à côté de celui des futurs empires latins.

Une fois de plus la décadence succède à la grandeur. A force d'avoir gouverné des peuples, les Romains se sont usés. Après avoir massacré les premiers chrétiens ils ont adopté officiellement le christianisme, mais c'est une adoption superficielle. Plus tard, seulement, le christianisme confèrera à l'Europe sa marque distinctive. A cette heure, Rome n'est plus capable de résister à la pression sans cesse grandissante des peuplades sauvages qui errent sur notre continent. La force jusqu'alors prépondérante de Rome s'amenuise, et bientôt le grand empire est submergé par l'invasion des barbares : les Vandales et les Huns saccagent l'Europe.

Nous sommes en l'an 476 : une grande page de l'histoire de l'humanité est tournée.

\* \* \*

Le second demi-millénaire de l'ère chrétienne est chaotique, et nous ne songeons pas à conter les péripéties de son histoire obscure, les succès et les revers des Ostrogoths et des Visigoths, des Francs et des Lombards, les débuts de la

papauté et la floraison des monastères, la fondation de l'islamisme par Mahomet, et nous bondissons directement jusqu'à Charlemagne en 768.

L'idée maîtresse de Charlemagne fut celle de créer un grand empire européen unissant les territoires qui plus tard devaient former la France, l'Italie et l'Allemagne ; ses plus terribles adversaires furent les Saxons, contre lesquels il dut entreprendre cinq expéditions avant de réussir à les soumettre et à imposer le baptême chrétien à leur chef Wittikind. Aussi appela-t-on Charlemagne « le boucher des Saxons ».

Après les Saxons, Charlemagne détruisit le royaume des Lombards, porta la guerre en Espagne (mort de Roland), battit les Avars, fut couronné empereur à Rome. En 810 il subjuga les Danois ; puis il établit à ses frontières (sur les bords de l'Elbe, de la Saale, de la forêt de Bohême) des Marches protectrices, analogues aux Etats satellites du XX<sup>e</sup> siècle autour de l'U.R.S.S.

Et Charlemagne, vainqueur et puissant, devint un civilisateur. Il répandit partout l'instruction en instituant des écoles, publia un code de lois (les Capitulaires), favorisa les écrivains de l'époque, les chroniqueurs, les artistes. Son fils Louis le Débonnaire lui succéda, mais en l'an 843, le traité de Verdun partagea l'empire entre les enfants de ce monarque : Louis eut l'Allemagne (Ost Franken), Charles la France (West Franken), Lothaire la Lotharingie et plus tard l'Italie. Ce fut un prodrome de la rivalité entre Allemagne et France, qui empoisonne l'atmosphère européenne aujourd'hui encore, 1100 années après la décision de Verdun.

L'avez-vous observé ? Aujourd'hui, où l'on tâtonne au sujet du régime à imposer au Reich vaincu, on évoque, en Allemagne occupée, le souvenir de Charlemagne, qui avait uni les destinées des deux peuples.

\* \* \*

Nous approchons de l'an 1000 et de ses « terreurs » imaginées après coup, au XVII<sup>e</sup> siècle. Car il n'y eut pas de « terreurs

de l'an 1000 ». C'est une légende. Mais ce fut une époque de misères, de famines, de fléaux, une époque à classer dans les grandes crises de l'histoire.

Une chronique du temps, celle de l'évêque Liutprand, récemment rééditée, est des plus instructives : ambassadeur d'Occident à Byzance, il note les divergences profondes de mentalité qui séparent l'Orient de l'Occident et qui paralysent la mission de paix dont il a été investi par l'empereur romain germanique Othon I<sup>er</sup>. Il pleure les temps anciens où la diplomatie se faisait fine et discrète. Elle a perdu sa distinction. Les débats officiels ressemblent à des discussions de cabaret où l'on échange des injures. Les directions spirituelles et temporelles que le pape envoie en Orient sont comptées pour zéro. Liutprand rapporte que sa demeure est entourée de policiers qui le surveillent de près, lui et ses collaborateurs. Il se sent épié, soupçonné, et privé de la liberté d'esprit nécessaire pour remplir sa mission. Seule la force compte. Comble d'humiliation : on fait passer avant lui, lui, l'ambassadeur de l'Empire d'Occident, les envoyés d'un Etat-satellite, la Bulgarie ! Sommes-nous en 968 à Byzance ou en 1949 à Moscou ?

Mais peu à peu le christianisme agit comme un ferment dans l'Europe chaotique. On note, au XI<sup>e</sup> siècle, un fait extraordinaire : un souverain cherche à mettre sa vie personnelle en accord avec ses convictions chrétiennes. Jusqu'alors on n'y songeait guère, et aujourd'hui encore...

La féodalité qui, dans ses débuts, fut un agent de civilisation, est fille du christianisme. Le pouvoir central s'étant partout effrité, les populations regardaient à leur seigneur pour les protéger et les défendre. Qui aurait fait la police, si ce n'est le seigneur du village ? En cas de danger, tous les « vilains » se réfugiaient derrière les murs de son château fort, et il se battait avec héroïsme pour défendre la veuve et les orphelins. Alors qu'en Orient mahométan la femme demeurait un être inférieur, une esclave, en Occident, sous l'influence croissante du christianisme, la femme devint un objet de véné-

ration, presque de culte. Ecoutez, par le souvenir, les belles chansons des troubadours ! Contemplez, surtout, les merveilles de l'art architectural de cette époque. Au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles s'élèvent les plus belles cathédrales de la France. Pareil élan artistique aurait été impossible sans une ferveur naïve, sans doute, de la foule, mais puissante au point de concentrer tous les efforts et toutes les richesses sur la constructions d'édifices sacrés inégalés dans les temps modernes.

Les petites cellules politiques du moyen âge vivaient d'une vie brûlante, non sans se quereller souvent entre elles. Une foi intense, fanatique, même, transportait les esprits. Comment, sans cette foi chrétienne, aurait-on imaginé les Croisades ? Qui, aujourd'hui, partirait en guerre pour arracher les Lieux saints aux Infidèles ? Extraordinaire entreprise que celle des Croisades : Godefroy de Bouillon et ses camarades prennent d'assaut la ville et fondent en 1099 le royaume de Jérusalem. Pierre l'Ermite qui, avec le pape Urbain II, avait prêché la Croisade, vit ses vœux comblés. Hélas ! Bien vite Jérusalem fut perdue et parmi les six Croisades qui suivirent la première jusqu'en 1279, certaines dégénérent. Il y eut encore les magnifiques faits d'armes de Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste et les nobles expéditions de saint Louis, mais il y eut aussi des massacres de chrétiens et des guerres impérialistes engagées sur les bords de l'Adriatique sous prétexte de libérer les Lieux saints.

A la même époque, à cheval sur le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, un immense empire, l'empire mongol, s'était formé en Extrême-Orient. On ne connaît en général, de Gengis-Khan, que les massacres effroyables qui l'ont rendu trop illustre. Mais ce n'est qu'une face de son portrait. Ce chef mongol, qui peu à peu conquiert toute l'Asie, développa aussi la civilisation dans ces vastes contrées. Un système perfectionné de communications par des routes bien construites permettait à ses émissaires de parcourir très rapidement la distance de Pékin à Constantinople. Il avait inventé les billets de banque

signés du caissier et d'un membre du Conseil d'administration, et son prestige, ajouté à un système économique perfectionné, était tel que ses billets de banque avaient cours jusque dans les Balkans et en Hongrie. Guerrier ascète, il tint toujours ses armées en haleine, et, habile diplomate et politique, il conserva l'unité de son empire en respectant toutes les religions de tous ses peuples.

Immensément riches, ses descendants et successeurs, moins intelligents, persécutèrent certaines religions au profit des autres, firent de l'inflation en multipliant les billets de banque, et se vautrèrent dans le luxe. La déchéance était proche, et bientôt, comme tant d'autres avant lui, le prodigieux empire fondé par Gengis-Khan s'effondra à son tour.

\* \* \*

Le moyen âge est terminé, l'Histoire moderne commence. Ce qui sépare l'un de l'autre est la découverte de l'Amérique, fait capital dans l'histoire de l'humanité. Christophe Colomb a transformé le monde. Tour à tour l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre (qui entre temps avait fait son unité), la Hollande, la France se lancent dans les entreprises coloniales et bientôt regorgent de richesses exotiques.

Il y a du bon et du mauvais dans la colonisation. En transportant un christianisme encore informe, il est vrai, mais néanmoins actif, dans des peuplades sauvages où sévissait jusqu'alors la plus atroce cruauté, les peuples européens ont fait œuvre utile en Amérique et à d'autres époques en Afrique et en Asie, comme autrefois les Romains en Europe. Ils ont apporté là-bas avec eux une civilisation incomplète et semée de tares, mais néanmoins une civilisation qui peu à peu, à travers les siècles, a formé ces peuples et les a préparés à une émancipation définitive, qui se dessine nettement à l'époque où nous vivons. Un demi-millénaire n'a pas été de trop pour que pareille œuvre s'accomplisse, et aujourd'hui il est certains pays d'Orient et du Sud qui sont incapables encore de jouir sainement de l'indépendance.

Jusqu'à Christophe Colomb, seules l'Asie et l'Europe, si l'on fait abstraction des antiques civilisations du Nouveau-Monde ensevelies sous les ronces et les lianes, seules l'Asie et l'Europe avaient été des foyers de culture intellectuelle. Est-il nécessaire d'insister sur le rôle que joue aujourd'hui l'Amérique ? Les Etats-Unis, de formation anglaise ; le Canada, de formation française ; le Brésil, de formation portugaise ; l'Argentine, de formation espagnole (pour ne parler que des plus grands pays), cherchent au XX<sup>e</sup> siècle à rendre à l'Europe une partie de ce qu'elle leur a donné (tout en les pillant) au XVI<sup>e</sup> siècle.

Peu à peu, l'histoire place à travers les siècles, sur l'échiquier politique de l'an 1949, les pièces maîtresses de la « guerre froide » qui sévit aujourd'hui : Israël et le monde islamique dans le Proche Orient ; l'empire slave de l'U.R.S.S. à l'Est ; les Etats latins et germaniques en Europe ; l'Amérique au-delà de l'Océan. La crise que nous vivons est la résultante de crises antérieures.

Mais n'anticipons pas, car d'autres éléments sont venus s'ajouter aux anciens pour créer la situation actuelle. Il y eut tout d'abord la Réforme, qui brisa tous les cadres politiques du XVI<sup>e</sup> siècle. Lorsque, bonne ou mauvaise, une idée fondamentale enflamme les esprits de l'humanité, le sentiment national est submergé par cette poussée irrésistible. Toutes les combinaisons politiques de l'époque furent bouleversées par la Réforme. Aujourd'hui, les adeptes du communisme abandonnent tout, même leur patriotisme, à l'U.R.S.S.

A côté des grandes figures de la Réforme, Luther, Calvin, Zwingli, avec leurs aspirations religieuses communes et leurs formes d'esprit différentes qui caractérisent aujourd'hui encore les mentalités de l'Allemagne, de la Suisse romande, de la Suisse allemande, de grands souverains illustrent cette époque. Peu à peu les rois avaient attiré à eux tous les pouvoirs, en réduisant à néant les uns après les autres les centres féodaux ou en les subjuguant. C'est une loi de l'histoire, parce que

c'est une loi psychologique : lorsqu'on est allé trop loin dans l'éparpillement, on centralise ; et lorsqu'on a trop centralisé, chacun réclame la liberté dans le fédéralisme.

Nous sommes à l'époque des grands royaumes rivaux. Henry IV, esprit alerte, comprend le drame qui se déroule et qui déchire l'Europe : il cherche la réconciliation entre catholiques et protestants. Il eut certes, ce grand sensuel, beaucoup de péchés mignons à se faire pardonner, mais il fut néanmoins un grand roi par son œuvre de rapprochement entre les deux confessions chrétiennes.

« L'Etat c'est moi ! » s'écria le plus illustre de ses successeurs, Louis XIV. Le Roi-Soleil brûla, de ses rayons ardents, l'œuvre de paix de son sympathique ancêtre, et vida la France des protestants en les massacrant ou en les contraignant à l'exil. Que de descendants des réformes du XVI<sup>e</sup> siècle vivent aujourd'hui non seulement en Suisse, en Hollande, en Angleterre, mais aussi en Allemagne ! Louis XIV accapara pour lui la gloire, et saigna la France de sa substance en révoquant l'Edit de Nantes.

Dès lors un monde nouveau est né : la reine des pensées humaines, c'est maintenant la conscience individuelle, l'émancipation de l'esprit, la responsabilité personnelle. Tout le cours de l'histoire en est influencé. Le respect de la personnalité humaine contient en germe son émancipation non seulement religieuse, mais aussi politique et sociale. Les ducs et les comtes n'ont plus de pouvoir, et les grands rois eux-mêmes ont peine à lutter contre la marée montante des revendications révolutionnaires. Je dis « révolutionnaires » non pas dans le sens courant du terme, qui évoque la violence des foules, mais dans celui de *renversement*, et non *d'évolution* des notions établies. Car les anciens privilégiés de la politique ne firent que trop tard et de façon trop incomplète le sacrifice de leurs prérogatives. (Exemple à méditer et dont il faut tenir compte au XX<sup>e</sup> siècle dans le domaine social).

Nous arrivons ainsi directement jusqu'au seuil de la Révo-

lution française. En 1789, le courant du libéralisme devient irrésistible, et les esprits les meilleurs croient sincèrement à la conquête pacifique des « Droits de l'homme », droits de l'homme qu'il faudrait analyser car ils contiennent un grand mélange d'idées justes et d'idées fausses. Liberté, c'est le cri de la délivrance ! Fraternité, c'est l'aspiration de l'âme chrétienne ! Égalité, c'est une absurdité contraire à la nature telle que Dieu l'a créée. Au nom de l'égalité on massacra les élites pour donner le pouvoir aux violents. Au nom de l'égalité, on força les prêtres à prêter un serment contraire à leur conscience ; au nom de l'égalité, on persécuta ceux qui se réclamaient du christianisme, et bientôt le jacobinisme triomphant envoyait à la guillotine ceux qui ne s'abaissaient pas à adorer la religion de l'anti-religion.

Ce fut si atroce qu'en fructidor la réaction contre tant d'horreurs prit le dessus, et que bien vite on rétablit une hiérarchie et une discipline politiques. L'humanité, incapable jusqu'ici de trouver un sain équilibre, saute d'un excès à l'autre. Toujours, dans l'Histoire, les époques de jacobinisme (aujourd'hui l'on dit bolchévisme, et c'est identique) sont suivies par un régime de dictature, de dirigisme, de déification de l'Etat.

La Révolution française eut pour fille la dictature totalitaire de Napoléon ; seule différence appréciable, la Révolution russe du XX<sup>e</sup> siècle s'est mariée, au lieu de l'enfanter, avec la dictature totalitaire de Lénine, puis de Staline.

L'ère napoléonienne fut l'ère de grandes guerres européennes pour la conquête d'un empire continental. Tout le centre de l'Europe fut asservi. Le grand capitaine n'échoua qu'en Espagne, contre la volonté de fer des habitants, en Russie, vaincu par l'immensité des steppes et par le climat asiatique, et en face de l'Angleterre : celle-ci avait conservé la maîtrise des mers. Hitler, pour n'avoir pas su tenir compte de l'expérience napoléonienne, devait subir le même sort. Tous deux furent considérés par leurs contemporains comme l'Antéchrist.

\* \* \*

Nous voici arrivés au XIX<sup>e</sup> siècle, le siècle où la Science est reine. Les merveilleuses découvertes de ce siècle intelligent (et non « stupide » comme on l'a dit) ont transformé le monde en mettant en contact direct et rapide toutes les régions de la terre. Les peuples, qui vivaient jusqu'alors, dans l'isolement, aux stades les plus divers de la civilisation, se sont brusquement interpénétrés et il en est résulté une série de chocs psychologiques et moraux (ou immoraux). Aujourd'hui les sauvages jouent aux civilisés et les civilisés jouent aux sauvages. Le primitivisme est à la mode jusque dans notre bonne Suisse : regardez les tableaux de Picasso et de ses élèves, écoutez les artistes noirs du « jazz authentique » de la Radio, et vous vous croirez chez les nègres, alors que dans la jungle de l'Afrique se dressent des poteaux télégraphiques, atterrissent des avions, chante la radio.

Dans tous les domaines, depuis notre enfance, les progrès techniques ont été foudroyants, et la science qu'on nous enseignait (physique, chimie, médecine) s'est totalement transformée. Au lieu d'y trouver la preuve qu'il savait peu de choses encore, l'homme, orgueilleux de sa science, s'est défié lui-même. Il a cru à un déterminisme fataliste scientifique, il s'est figuré qu'il se suffisait à lui-même, il a renié Dieu. Extérieurement, la prospérité était universelle grâce à la liberté des échanges et des voyages, grâce à l'abaissement économique des frontières nationales. On marchait à l'âge d'or...

Le réveil a été cruel au XX<sup>e</sup> siècle. Le sentiment du devoir individuel, de la responsabilité personnelle s'était effrité dans les nuages de théories collectivistes décevantes. Le culte de la beauté, que l'Europe avait hérité de la Grèce, fut remplacé par le culte de la technique. Le culte du droit, que l'Europe avait hérité de Rome, fut remplacé par le culte de la ruse et de la force. Le culte de la spiritualité, que le christianisme avait implanté en Europe, fut remplacé par la culte de la matière.

Au début de notre siècle, l'Europe avait ainsi perdu ses trois caractéristiques maîtresses, et presque sa raison d'être : elle était mûre pour la déchéance. Et c'est pourquoi la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a été une période de guerres et d'horreurs comme on n'en avait plus connues depuis les anciens âges, c'est pourquoi nous vivons une époque de crises catastrophiques entrecoupées par la « guerre froide » qui paralyse les âmes timorées.

La Grèce a mis en valeur l'homme, l'esprit, l'art, la beauté, le sens de la mesure. Rome a mis en valeur la communauté politique, le droit, une forte armature administrative et militaire. Le Christianisme a mis en valeur l'homme dans la Communauté non par la contrainte de lois étatiques mais par le développement de la responsabilité : il a, surtout, enseigné la charité, l'amour entre humains sans lesquels la vie n'est pas digne d'être vécue.

L'Europe se meurt d'avoir perdu son triple caractère hellénique, romain et chrétien. Pour la sauver, alors que par ses errements elle a « perdu la face » vis-à-vis de l'Orient et du Sud, vis-à-vis de l'Asie et de l'Afrique, il faut sauver cet esprit sans lequel elle n'est, sur la mappemonde, qu'un tout petit morceau de terre au milieu de vastes continents. Et l'Amérique, sa fille, doit l'y aider.

L'Europe, je le répète, c'est le christianisme enté, greffé sur la civilisation gréco-romaine. Pour comprendre notre époque, il faut se souvenir qu'un siècle n'est qu'une minute dans l'histoire de l'humanité. Le roi David, déjà, dans l'un de ses Psaumes, disait à Dieu : *Mille ans sont devant Toi comme le jour d'hier !*

Lieut.-Col. J. MARTIN

---